Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1944)
Heft: 12

Artikel: L'art de la guerre au XVIIIe siècle
Autor: Friedlaender, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-650356

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

89e année N° 12 Décembre 1944

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Prix du numéro : fr. 1.50.

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

L'art de la guerre au XVIIIe siècle

L'article suivant n'est nullement un exposé complet de la science militaire du XVIIIe siècle. Nous étudierons essentiellement l'art de la guerre, c'est-à-dire que nous laisserons de côté tout ce qui a trait à l'organisation, au recrutement et à l'équipement des troupes, pour n'étudier que la manœuvre. Nous ne donnerons que les détails techniques nécessaires à la compréhension des problèmes tactiques et stratégiques traités.

DEUX FACTEURS DÉTERMINANTS DANS LA STRATÉGIE : LA COMPOSITION DES TROUPES ET LA VALEUR DU TERRITOIRE

Au XVIIIe siècle, comme durant tout le moyen âge, les armées étaient essentiellement composées de mercenaires. L'esprit national et le patriotisme n'existaient pas sous le régime féodal ; les soldats s'engageaient par goût de l'aventure

ou pour gagner de l'argent, en offrant leurs services au souverain qui payait la solde la plus haute. Parmi des aventuriers de tous les pays et de toutes les langues, se trouvaient des hommes enrôlés contre leur volonté, par la ruse, la pression, la violence même, et quelquefois des malfaiteurs amenés à l'armée pour avoir commis un délit. Il n'était certes pas facile de mener au combat des troupes de composition aussi inégale et moralement aussi douteuses. Quand la nourriture était mauvaise, ou la solde irrégulièrement payée, lorsque l'armée se trouvait dans une situation critique ou venait de subir une défaite, les soldats désertaient par milliers. Ils passaient souvent directement à l'ennemi, où ils étaient en général bien reçus, surtout lorsqu'ils apportaient quelque renseignement intéressant. Une armée battue se désagrégeait très rapidement. Il y eut des cas où des armées perdirent plus d'hommes par désertion après la défaite, qu'elles n'en avaient perdu au cours du combat. De plus, si l'on voulait garder une armée intacte pendant quelque temps, les efforts demandés aux troupes ne devaient pas être trop considérables. Des mercenaires, qui se battaient pour de l'argent, ne supportaient pas autant de privations et de fatigues, que les combattants de nos jours, qui luttent pour l'indépendance de leur pays et la sécurité de leur foyer. Si l'on voulait éviter une diminution rapide des effectifs, il fallait également assurer à la troupe un ravitaillement régulier et abondant. Or, il était impossible au XVIIIe siècle, de se nourrir sur l'habitant. De vastes régions de l'Europe, l'Allemagne et la Bohême notamment, épuisées depuis la guerre de Trente ans, n'offraient pas les ressources nécessaires pour nourrir des armées de plusieurs dizaines de milliers d'hommes ; surtout lorsque celles-ci restaient parfois deux ou trois mois au même endroit. Le seul moyen pour assurer un ravitaillement régulier à une armée nombreuse, était de créer des magasins.

Il y avait encore un autre facteur, qui jouait dans la stratégie un rôle déterminant. L'Etat, avec tous ses territoires,

était la propriété du Prince ou du Souverain. Celui-ci avait intérêt à ne pas diminuer la valeur de sa propriété, mais au contraire d'en augmenter les ressources. Chaque monarque voulait agrandir son Etat. Il s'agissait donc non seulement de conquérir des provinces ennemies, mais encore de les recevoir dans le meilleur état possible. Quand il fallait restituer un territoire occupé, l'état dans lequel il se trouvait jouait un rôle important dans les négociations. Il fallait donc réduire les dégâts au minimum. Des considérations de ce genre ne favorisaient évidemment pas une conduite audacieuse de la guerre. Elles contribuaient aussi à faire installer des magasins dans les villes, plutôt que d'obliger les troupes à se nourrir sur l'habitant. Les réquisitions favorisaient en effet le pillage autant que la désertion.

LA STRATÉGIE DES MAGASINS ET DES BOULANGERIES

Le stockage des vivres et du fourrage était préparé dès le temps de paix, dans la zone où les opérations allaient être déclenchées. On utilisait pour ces dépôts les places fortes de la région frontière et les villes situées sur les routes et les cours d'eau navigables. Lors de l'invasion d'un pays ennemi, on installait aussi des magasins dans des villes étrangères. Par suite de l'importance du ravitaillement dans les armées mercenaires, la possession de ces centres d'approvisionnement jouait un rôle très important, souvent décisif. On établissait des plans de campagne entiers pour la conquête ou la destruction des magasins ennemis, et de tels coups touchaient souvent l'adversaire de façon plus durable, qu'une défaite infligée sur le champ de bataille. Après la perte d'un magasin, on disposait encore de boulangeries mobiles qui accompagnaient l'armée. Lorsqu'on avait fixé l'emplacement d'un camp, cuisine et boulangerie s'y rendaient en premier lieu, couvertes par une

avant-garde, et s'y installaient aussitôt, de façon à être prêtes quand le gros des troupes arrivait. Mais la boulangerie devait être approvisionnée en farine et ne pouvait par conséquent pas remplacer le ravitaillement du magasin.

L'étape journalière d'une armée ne dépassait guère 20 km. Un général ne pouvait pas s'éloigner de plus de 100 km., c'est-à-dire de cinq jours de marche, de son magasin, sans courir le risque certain de voir son ravitaillement interrompu. Les liaisons entre les troupes et la boulangerie, dont elles s'écartaient parfois de deux jours de marche, de même que les communications entre la boulangerie et le magasin, étaient constamment exposées à des raids ennemis. Des escadrons de cavalerie légère opéraient fréquemment sur les arrières de l'armée adverse pour gêner son ravitaillement. Les résultats obtenus étaient parfois décisifs. Quand Frédéric le Grand assiégeait Olmütz, en juin 1758, un convoi de ravitaillement de 4000 fourgons venant de Neisse, fut détruit par la cavalerie autrichienne. Frédéric fut obligé de lever le siège et de se retirer en Haute-Silésie. S'il était resté quelques jours de plus devant la place, la famine aurait régné dans son armée, et tout le monde aurait déserté. Ce furent des événements de ce genre qui firent dire plus tard à Napoléon, que « le secret de la victoire était de se rendre maître des communications. »

Cette sujétion des approvisionnements limitait naturellement la liberté des opérations autant que la composition hétéroclite des armées de mercenaires. Un général qui, d'après le système des cinq jours de marche, ne devait pas s'éloigner de son magasin de plus de 100 km., ne pouvait évidemment pas fixer le but de son offensive aussi loin qu'un adversaire qui, dans l'intérêt de ses approvisionnements devait tâcher de progresser aussi rapidement que possible. Une avance rapide en territoire ennemi était toujours une aventure dangereuse, parce que les communications avec la base de départ étaient facilement interrompues. Cette stratégie des magasins faisait de la guerre une partie d'échecs. Les armées marchaient d'une

ville vers l'autre, comme les pions suivent les cases de l'échiquier.

La surprise stratégique était extrêmement difficile. La sujétion aux centres d'approvisionnements et aux voies de communication, très peu nombreuses à l'époque, permettait souvent de deviner l'axe de marche de l'assaillant avant le début des opérations. Une offensive rapide et énergique, suivie d'un coup tactique, tel que Napoléon allait l'exécuter plus tard, était, au XVIIIe siècle, une impossibilité. Une telle manœuvre exigeait une armée qui soit non seulement supérieure à l'ennemi numériquement, mais aussi à l'abri de l'influence dissolvante du temps et des mouvements. Il était impossible de s'assurer une telle supériorité tant que les armées étaient formées de mercenaires et dépendaient tellement des magasins.

Le général qui voulait s'assurer une telle supériorité de forces, devait d'abord essayer de diviser l'armée adverse, pour battre ensuite les unités ennemies séparément. Cette tactique était rendue très difficile, car l'assaillant était souvent obligé de diviser ses propres forces. La recherche d'une décision tactique rapide pouvait affaiblir l'assaillant dangereusement, sans que celui-ci soit sûr d'atteindre son but. Il n'avait souvent aucun moyen d'imposer la bataille à l'ennemi, qui pouvait toujours s'échapper et refuser le combat. Les mouvements étaient trop lents et les armes pas assez puissantes pour obliger l'adversaire à accepter le combat. Deux armées ennemies restaient souvent des jours et des semaines à proximité l'une de l'autre, faisant des marches et des contremarches sans se livrer bataille.

La destruction complète des forces ennemies était donc très difficile, et la menace contre leur capitale ou leur centre d'approvisionnements n'était pas une petite affaire, depuis que Vauban avait fait de la fortification un art. Aussi les meilleurs projets se trouvaient-ils toujours réduits dans leur exécution. Les opérations traînaient en longueur par des manœuvres destinées à affaiblir l'assaillant, tandis que le défenseur, qui

était sur son propre territoire avait toujours l'avantage. On s'était rendu compte, que malgré les fortifications, la défensive absolue ne valait rien ; aussi avait-on souvent recours à la guerre d'usure. Le défenseur évitait les batailles rangées, essayait de forcer l'assaillant à disperser ses forces, il attaquait ses colonnes de ravitaillement et le fatiguait par des engagements de cavalerie. Le défenseur tâchait ainsi d'accumuler de petits succès qui faisaient finalement échouer l'offensive ennemie. S'il pouvait s'emparer d'un magasin ou d'une colonne de ravitaillement ennemie, il pouvait ainsi rejeter son adversaire dans la défensive. Ce changement de situation entraînait toujours de graves conséquences dans les armées de mercenaires.

Pour cette raison, le but de la manœuvre de l'assaillant était presque toujours de forcer l'ennemi à accepter un combat où il pouvait lui infliger une défaite décisive. La manœuvre n'était donc pas une fin en soi, mais seulement la préparation de la bataille. On savait déjà, comme Clausewitz allait l'écrire plus tard, que « la décision principale emportait avec elle toutes les entreprises secondaires ». Mais au XVIIIe siècle, les victoires les plus brillantes étaient souvent incapables d'amener une décision nette. La poursuite de l'ennemi battu et l'exploitation impitoyable du succès tactique étaient empêchées par les règlements stricts d'organisation et de tactique des armées mercenaires. Le vaincu se retirait en général du champ de bataille avant d'avoir engagé ses dernières réserves, pour aller se retrancher dans une forte position, où le vainqueur n'osait pas le poursuivre. La poursuite stratégique était toujours exposée à une riposte hors de ce refuge et elle augmentait aussi le désordre provoqué par le combat, ce qui favorisait le pillage et la désertion.

La guerre de destruction menée sans restriction était donc extrêmement difficile, sinon impossible.

LA TACTIQUE DE L'INFANTERIE

ORGANISATION ET DISCIPLINE.

L'organisation des divisions d'infanterie permanentes fut introduite en France par le maréchal de Broglie en 1759. A la fin du XVIIIe siècle, toute l'armée française était organisée selon le système divisionnaire. Mais on ne savait pas encore l'utiliser. Le général d'armée n'avait aucun contrôle sur ses différentes divisions. Celles-ci opéraient séparément sans liaison et les guerres de la Révolution française se décomposèrent en une série de combats isolés. C'était peut-être là une réaction sur l'ordre linéaire. Quoi qu'il en soit, le général Bonaparte fut le premier qui sut profiter des possibilités qu'offrait la nouvelle organisation et développer la guerre de mouvement. Mais cela ne fait plus partie de notre sujet, c'est pourquoi nous n'en traiterons pas ici. Durant le XVIIIe siècle, les armées formaient encore un tout unique, divisé en brigades et en régiments, sans cavalerie, ni artillerie organique. L'unité de combat était constituée par le bataillon, fort de 5 à 600 hommes.

La discipline laissait beaucoup à désirer. Dans les armées de mercenaires, la désertion ne put jamais être complètement supprimée. C'est pourquoi la libre dispersion des forces au combat était alors une impossibilité. On faisait subir aux hommes un dressage très rigoureux, pour les habituer à une discipline stricte, qui était seule capable de maintenir ensemble des aventuriers et des mercenaires. Les moyens utilisés dans ce but étaient le pas cadencé, le maniement des armes selon des règles déterminées, le pas de parade, le tir par salves, les mouvements formels, le service de garde rigoureux, et d'autres exercices encore. Tout cela visait avant tout à habituer les hommes à la discipline et à la volonté de leur chef. L'officier qui avait accoutumé ses hommes à exécuter ses ordres avec

une obéissance parfaite dans chaque mouvement et dans chaque rang, durant de longs mois sur le terrain d'exercice, pouvait espérer les conduire au feu sans trop de difficultés... Et plus la discipline s'améliorait, moins on avait besoin de compter sur les qualités morales, souvent douteuses, de chaque homme.

Grâce à la vigueur de cette discipline, même les hommes qui avaient été enrôlés de force, devenaient peu à peu fiers de leur unité, en prenaient l'esprit et restaient fidèles à leur drapeau. Les régiments qui s'étaient spécialement distingués étaient récompensés par des décorations fixées à leur drapeau ou à leur uniforme. On développait ainsi l'esprit de corps, qui poussait chaque unité à vouloir faire mieux que l'unité voisine. On obtenait par ces différents moyens une discipline assez rigoureuse, qui rendit possible la précision des exercices qu'exigeait la tactique du temps.

L'ordre linéaire.

Au cours du XVIIIe siècle, toutes les armées d'Europe avaient adopté la tactique linéaire. Les bataillons étaient articulés en largeur, de façon à former une longue ligne, qui permettait de tirer le maximum d'effet de la puissance des armes à feu. La profondeur de cette ligne était très faible ; elle était constituée par six rangs au XVIIe siècle, nombre qui fut réduit dès le début du XVIIIe à quatre et parfois même à trois rangs. La formation était extrêmement serrée, les hommes se touchaient presque par les épaules. Comme le danger de rupture de cette ligne était très grand, on échelonnait deux, voire même trois lignes en profondeur. La cavalerie était placée sur les ailes comme flanc-garde.

Lorsqu'un général avait décidé d'attaquer, il devait conduire à l'ennemi toute l'armée, comme une unité homogène et docile au commandement. Une armée de mercenaires, dont la force reposait sur une série de mouvements ingénieux, soigneusement exercés, devait être traitée comme un tout et

agir comme un tout. Aussitôt que le signal de l'attaque était donné, la cavalerie se jetait sur les ailes de l'ennemi, pendant que la ligne entière d'infanterie avançait au pas cadencé en tirant continuellement. Pendant cette avance, le dispositif linéaire devait être strictement maintenu. Si le feu de l'adversaire ne lui infligeait pas trop de pertes au cours de son approche, l'infanterie faisait irruption dans les lignes ennemies, désorganisées par le feu, où l'on ne s'attendait en général plus à un véritable combat, puisque la structure de l'ordre linéaire était extrêmement sensible au feu.

Une telle tactique ne pouvait être appliquée que sur un terrain parfaitement plat et découvert. Il suffisait d'un bosquet ou d'un petit tertre pour désorganiser toute la ligne de feu. Mais les principaux problèmes, que devaient résoudre les tacticiens de l'époque, concernaient le tir lors de l'attaque. La force de l'infanterie était fondée sur la puissance de son feu et sur l'attaque en ordre serré.

L'ambition de chaque tacticien était de créer une phalange de soldats qui avançait en un ordre compact, en crachant le feu comme une machine. On préférait en général le tir par salves au tir individuel, car dix hommes qui tombaient ensemble au même endroit, faisaient plus de mal à une ligne de quatre rangs que cinquante hommes touchés les uns après les autres en des endroits différents. Le bataillon était divisé en huit pelotons qui tiraient par salves à tour de rôle, de telle sorte que le feu était continu. Le premier rang tirait à genoux, le deuxième et le troisième debout. Les pelotons devaient rejoindre le bataillon au pas de course après avoir tiré. Cela gênait la respiration tranquille des hommes, indispensable pour le tir. Si l'on ne tirait pas du tout, on augmentait par là la puissance de feu de l'ennemi et on subissait soi-même de lourdes pertes. Certains chefs d'armée, Frédéric le Grand, par exemple, continuaient, malgré cela, à attaquer sans tirer. La portée de fusil était de 300 à 400 mètres. Arrivé à cette distance de la ligne adverse, l'assaillant se mettait à courir pour être sur l'ennemi

le plus vite possible, et le chargeait à la baïonnette. Cette attaque était souvent précédée par un violent feu d'artillerie ou de mousqueterie, destiné à désorganiser les formations ennemies. La charge de l'infanterie, qui devait franchir 300 à 400 mètres, ne durait que quelques minutes, pour éviter des pertes. « Si nos soldats s'arrêtent pour tirer, disait Frédéric le Grand, l'ennemi a lui aussi le temps de tirer. Le feu de l'infanterie est fait pour la défensive et la baïonnette pour l'offensive. » Le roi de Prusse ne considérait cependant pas l'attaque sans feu comme idéale, et dans plusieurs batailles, il fit appuyer l'assaut de l'infanterie par un feu violent.

La cavalerie placée sur les ailes, devait rejeter celle de l'ennemi, puis attaquer l'infanterie adverse de dos, ou la poursuivre, si l'assaut de la ligne de fantassins avait réussi. La cavalerie était donc maîtresse du champ de bataille. Elle tombait sur l'ennemi en formant un mur compact. Les chevaux étaient aussi serrés que possible. L'escadron qui formait l'unité de combat, était disposé sur deux ou trois rangs. L'attaque avait lieu d'abord au trot, puis au galop, et finalement au grand galop. Ces charges étaient menées depuis des distances de 1500 à 2000 mètres. La distance parcourue ventre à terre atteignait parfois 600 mètres. Pour repousser les attaques de la cavalerie ennemie, on adjoignait quelquefois aux escadrons des pelotons de grenadiers à pieds, qui déboitaient de la formation et jetaient le désordre parmi les escadrons assaillants, avant qu'ils fussent à portée de lance ou de sabre.

La structure des armées mercenaires et la tactique des armées permanentes avaient presque recommandé d'elles-mêmes la formation linéaire. Mais cette tactique laissait une place très grande au hasard. Le grand danger consistait en ceci : l'ordre de bataille pouvait être facilement détruit par un accident de terrain ou par le feu de l'ennemi. La victoire appartenait par conséquent le plus souvent à celui des deux adversaires qui était le plus avantagé par le terrain ou qui avait un peu plus de troupes disponibles. Grâce au peu d'ex-

tension du champ de bataille, le commandant en chef pouvait à tout moment intervenir lui-même d'une façon active. S'il était résolu et avait le coup d'œil d'un tacticien, il pouvait exploiter d'une façon rapide et énergique les faiblesses de l'adversaire. Comme les hasards, les obstacles imprévus et les surprises pouvaient faire échouer le commandement le plus habile, on ne pouvait que rarement prévoir l'issue d'une bataille. Ces considérations poussaient divers tacticiens à imaginer des formations tactiques qui laissaient moins de place au hasard. Nous en examinerons deux : l'ordre profond et l'ordre oblique.

L'ORDRE EN PROFONDEUR OU LA COLONNE DE RUPTURE.

Cette tactique fut inventée par un tacticien français, Jean-Charles de Folard (1669 — 1752), qui avait fait le raisonnement suivant : « La véritable force d'une troupe de fantassins est dans la profondeur de ses éléments, dans les liaisons avec les colonnes voisines, et dans la pression exercée par les rangs avancés jusqu'à une longueur de sabre.

Un bataillon combattant sur un front étroit avec une grande profondeur est supérieur à un bataillon aligné en ordre purement linéaire. La défaite d'un bataillon combattant sur un front étroit avec une grande profondeur n'a aucune influence sur les troupes voisines disposées de la même façon. » De ces réflexions naquit la formation appelée « colonne de rupture ». De Folard la formait avec 1200 fusiliers et trois compagnies de grenadiers, qui renforçaient la pointe et couvraient les flancs de la colonne. Celle-ci était divisée en profondeur en trois sections et en largeur en deux ailes. Grâce à sa profondeur et à sa forte proportion de grenadiers, la colonne avait une puissance de choc telle qu'elle perçait presque sans peine la ligne ennemie profonde seulement de trois ou quatre rangs. Lorsque celle-ci était percée, les deux ailes de la colonne se séparaient, l'aile gauche faisait un quart de tour à gauche et l'aile droite

le même mouvement à droite, puis elles nettoyaient ce qui restait des troupes ennemies.

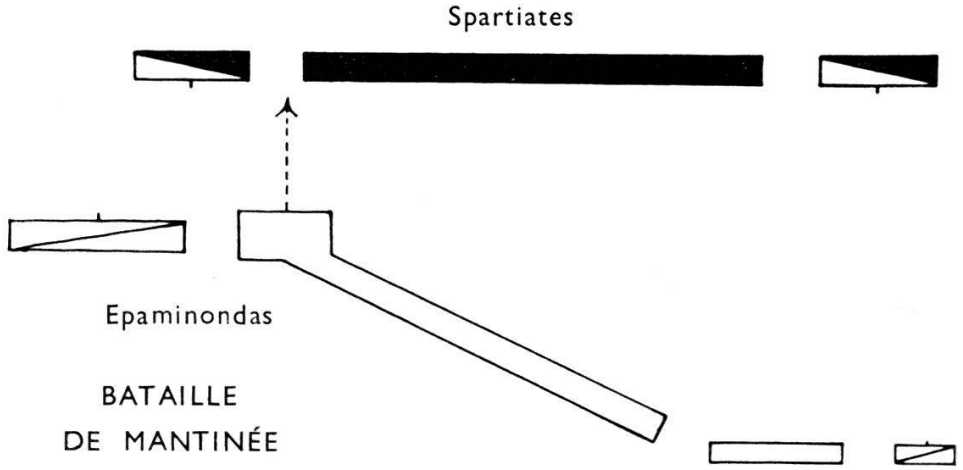
Cette tactique ne fut pas seulement employée dans l'armée française, elle fut imitée dans d'autres pays. Frédéric le Grand formait parfois des colonnes d'attaque semblables à celles de de Folard, mais dotées en plus de cavalerie. Le maréchal de Saxe utilisait lui aussi des bataillons massés en colonnes pour percer les lignes ennemies.

A la bataille de Fontenoy en 1745, une colonne anglaise faillit percer le centre français. L'armée du duc de Cumberland, attaquée sur ses deux ailes, avait été enveloppée par les flancs et se trouvait assemblée en une masse informe d'une forte densité. Sa seule chance de salut était d'essayer de percer le centre français, seul point où les Anglais n'avaient pas complètement perdu l'initiative. Néanmoins de nombreux tacticiens voulaient voir là un emploi calculé de « l'ordre profond ».

L'ordre oblique.

Frédéric le Grand estimait que la tactique d'une troupe devait être déterminée par son degré d'instruction et par ses aptitudes au combat. D'après ses conceptions, l'emploi de l'ordre profond correspondait au moral d'une troupe manquant d'instruction et de discipline et exercée plutôt en vue de l'effet de masse, capable de remplacer l'ordre et le dressage qui lui faisaient défaut. Or, depuis l'époque du Roi-Sergent, l'infanterie prussienne était un instrument tactique parfaitement sûr et discipliné au feu. Un ordre mince ou dispersé, qui permettait à chaque homme de faire valoir ses qualités guerrières, était donc préférable. Frédéric cherchait d'autre part un ordre de bataille dont la structure soit moins sensible aux inégalités du terrain, et qui permettait aussi à une armée peu nombreuse, mais bien entraînée, de vaincre un adversaire plus nombreux. C'est alors qu'il imagina l'ordre oblique (Schräge Stellung). Le principe général de cette manœuvre

avait été fourni par la victoire qu'Epaminondas avait remportée sur les Spartiates en 362 avant Jésus-Christ, à Mantinée. Pendant que le général thébain faisait des démonstrations devant l'aile gauche ennemie avec des forces très faibles, l'aile gauche des Thébains, disposée obliquement par rapport au front ennemi, avait enfoncé l'aile droite des Spartiates.

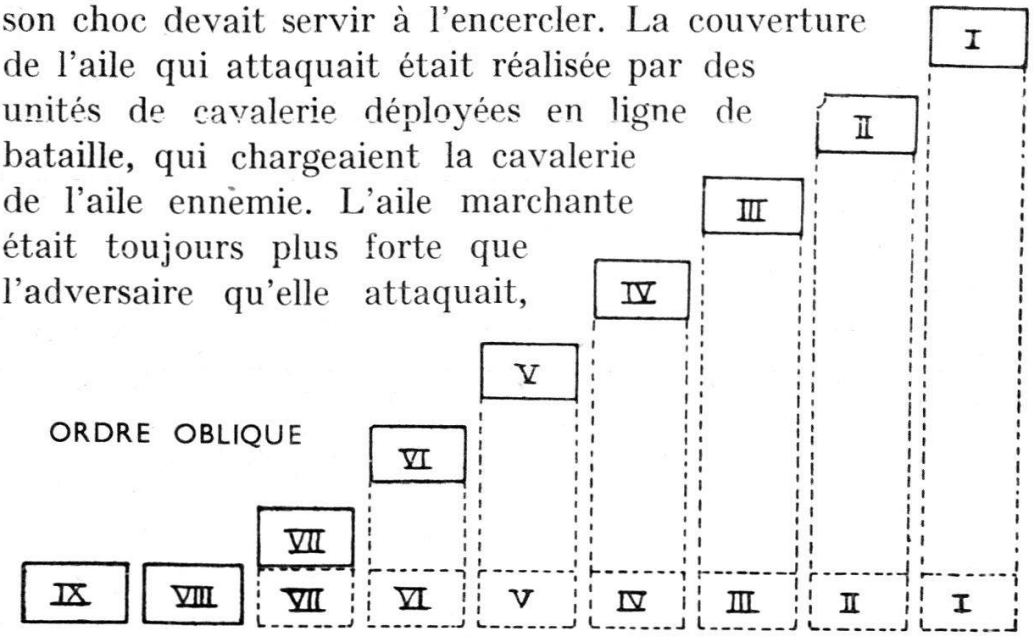


Epaminondas avait concentré toutes ses forces sur l'aile gauche, de manière à y obtenir la supériorité numérique. Il avait prévu que rien ne peut empêcher le désordre dans une armée lorsque son flanc est tourné. Les Thébains avaient ainsi vaincu un ennemi beaucoup plus nombreux qu'eux.

Mais il ne faut pas voir dans l'ordre oblique de Frédéric une simple réédition de la manœuvre de Mantinée. Epaminondas avait disposé ses troupes en ordre oblique avant l'engagement du combat. Celui-ci eut lieu dans une vaste plaine. Cette manœuvre ne tenait donc compte, ni du terrain, ni de la surprise tactique. Les bataillons de Frédéric, par contre, approchaient l'ennemi à couvert et n'adoptaient la formation oblique qu'au moment de l'attaque.

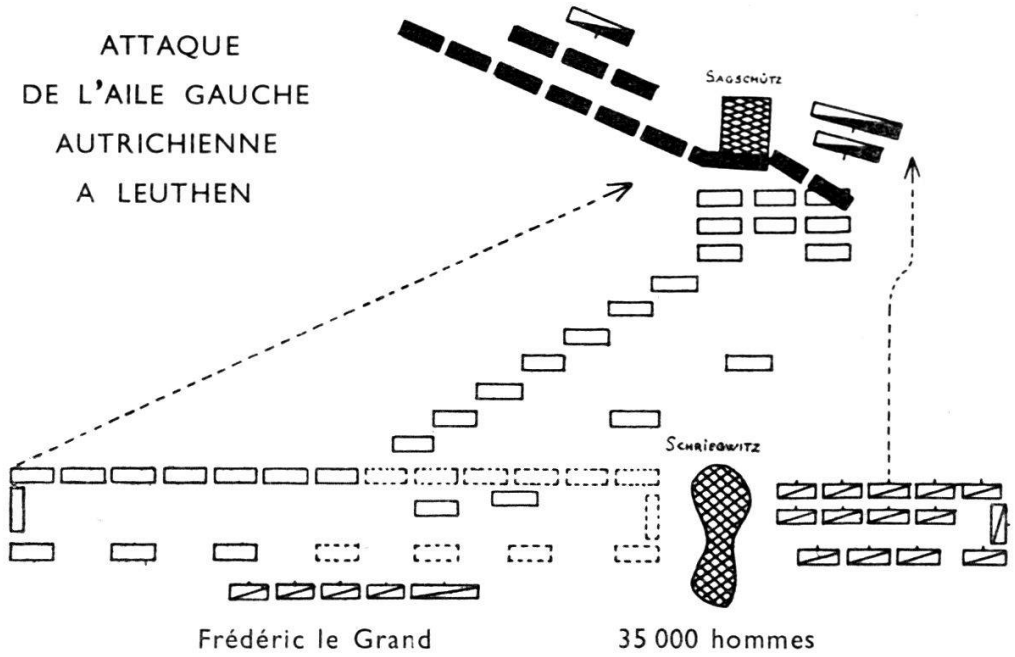
Les bataillons d'infanterie étaient disposés sur une ligne continue en deux échelons, qui s'approchait de l'ennemi, cachée par un accident de terrain, ou par un rideau de cavalerie. Cette marche d'approche avait lieu en général parallèle-

ment au front ennemi. Lorsque les pointes des colonnes arrivaient en face de l'aile adverse, qu'on avait l'intention d'attaquer, tous les rangs faisaient un quart de tour du côté de l'ennemi et l'attaque avait lieu aussitôt. Le bataillon formant l'extrême droite de la ligne était mis en marche. Dès qu'il avait fait cinquante pas, le deuxième suivait, puis le troisième et le quatrième, en gardant toujours les mêmes intervalles en largeur comme en profondeur. Il fallait déjà des troupes dressées à la prussienne pour exécuter une telle manœuvre sous le feu de l'ennemi. La discipline et l'alignement devaient être parfaits ; les bataillons ne devaient partir ni trop tôt, ni trop tard, et la direction de chaque unité devait être strictement maintenue. Le choc de toute la ligne d'infanterie progressant à la même allure, venait ainsi frapper l'adversaire en diagonale et l'attaquait obliquement de flanc. L'extrémité de l'aile marchante était toujours renforcée par plusieurs bataillons et par quelques compagnies de grenadiers. Cette aile devait également dominer l'aile de l'adversaire et son choc devait servir à l'encercler. La couverture de l'aile qui attaquait était réalisée par des unités de cavalerie déployées en ligne de bataille, qui chargeaient la cavalerie de l'aile ennemie. L'aile marchante était toujours plus forte que l'adversaire qu'elle attaquait,



tandis que l'aile maintenue sur place, fixait des forces ennemies plus nombreuses. L'aile la plus faible était ainsi main-

tenue échelonnée en arrière, tandis que l'aile qui attaquait était renforcée. Il apparaissait ainsi un centre de gravité de l'attaque, qui devait amener la victoire. Si de nos jours on veut occuper l'ennemi par des démonstrations sur une aile, il faut l'attaquer violemment, s'accrocher à lui. A l'époque de Frédéric le Grand cela n'était pas nécessaire. On n'avait



pas à compter avec un changement de front brusque ou le déplacement de forces ennemies importantes durant la bataille, à cause de la lourdeur des mouvements linéaires. Toutefois, pour faire face à une attaque éventuelle de la cavalerie ennemie, l'aile maintenue sur place était dotée de pelotons de grenadiers, qui déboitaient de la ligne en cas d'attaque.

Les officiers devaient comprendre parfaitement le sens de la manœuvre, qui ne devait pas être appliquée d'une façon schématique, mais selon les cas qui se présenteraient et selon la configuration du terrain : autant de terrains différents, autant de batailles. Il fallait d'abord découvrir le point faible de l'ennemi, puis fixer aux colonnes le parcours par lequel elles pouvaient approcher l'adversaire à couvert et le plus

rapidement possible. En un mot, il s'agissait de tromper l'adversaire, qui se fiait à la solidité de ses positions et à ses ailes bien appuyées.

Mais l'ordre oblique était aussi une manœuvre très audacieuse. La marche d'approche le long des positions de l'adversaire était souvent très difficile. La cavalerie ennemie pouvait prendre d'enfilade les colonnes en marche, avant que l'ordre de bataille ait été adopté. Cette marche d'approche pouvait aussi être gênée par le feu de l'artillerie adverse. Une conversion prématurée pour chasser cet ennemi était une faute fatale, surtout en face d'un adversaire supérieur en nombre. Cela arriva à la bataille de Kolin en 1757. L'armée de Frédéric le Grand attaqua le centre de la position autrichienne, au lieu de son aile droite. Comme les Prussiens étaient numériquement inférieurs, leur assaut aboutit à un désastre.

Ce fut à la bataille de Leuthen en décembre 1757, que Frédéric réussit l'application la plus parfaite de l'ordre oblique. La manœuvre fut exécutée comme sur un terrain d'exercice. L'aile gauche de la position autrichienne fut emportée, l'armée impériale se vit obligée de changer de position, elle fut surprise en flagrant délit de manœuvre et mise en déroute par la cavalerie prussienne. L'ordre oblique avait amené une brillante victoire, et dès ce jour l'état-major prussien utilisa cette tactique à chaque occasion, même après la mort de Frédéric. Mais ses successeurs ne savaient plus l'employer. Ils l'utilisaient d'une façon beaucoup trop schématique, jusqu'à la bataille d'Iéna en 1806, où ils aboutirent à un sanglant échec avec une tactique surannée.

L'ARTILLERIE

La bataille de Marignan avait montré que même une infanterie aussi solide et aussi bien aguerrie que celle des Suisses ne pouvait rien contre une forte artillerie. Malgré cela, les

possibilités offensives de cette nouvelle arme restèrent incomprises durant les siècles suivants. Il fallut attendre la bataille de Friedland en 1807 pour voir réussir une attaque de front par l'effet presque exclusif des boulets et de la mitraille. Dès lors la brèche ouverte par le canon dans les masses humaines devint la règle. Mais au XVIIIe siècle l'artillerie était encore considérée comme une arme essentiellement défensive. Peut-être que le poids et le peu de mobilité des pièces en fut la cause. Les canons étaient extrêmement lourds, les tubes étaient trop longs et souvent trop épais, de sorte qu'on avait de la peine à déplacer les pièces au cours d'un combat. Cela aurait évidemment été nécessaire si l'on avait voulu leur attribuer un rôle offensif.

En étudiant la tactique de l'infanterie, nous avons constaté des tendances vers une symétrie systématique, de même que la grande extension et la faible profondeur des formations. La ligne de bataille s'étendait toujours plus au détriment de sa solidité. Pour donner à ces lignes minces et peu résistantes une ossature solide, les canons étaient répartis tout le long du front. Leur principale mission était de soutenir la ligne de l'infanterie. On les groupait pour cela en batteries de quatre ou cinq pièces, attribuées aux différents bataillons. Lorsqu'on voulait appuyer un point particulier de l'attaque ou de la défense, on formait des batteries comprenant jusqu'à dix pièces, selon les circonstances. Le nombre des pièces était en général assez faible, on estimait qu'un canon pour 1000 hommes était suffisant. Napoléon allait en compter quatre pour 1000 fantassins.

L'artillerie de campagne comprenait des canons de 1, 4, 8, 12 et des obusiers de 22 (poids du projectile en livres).

L'obus était constitué par un boulet plein en fer battu, ou par un boulet creux vide, qui faisait des ricochets. Les pièces les plus lourdes avaient une portée de 1000 m. au milieu et de 1600 à 2000 m. vers la fin du siècle. Les canons plus légers tiraient le boulet à 700 ou 800 m. et la mitraille à 200 ou 300 m.

Dans certains cas, on les mettait en position à des distances beaucoup plus courtes du but visé. Au siège de Prague, par exemple, des pièces de 4 furent mises en position à 50 ou 60 toises (110 m.) d'un bastion et à 130 m. d'une porte de la ville. La porte fut détruite ; un seul canonnier des trois pièces mises en batterie fut blessé.

Emploi de l'artillerie dans le combat.

Pendant les marches, les armées se divisaient en plusieurs colonnes qui marchaient parallèlement. La cavalerie formait les avant- et les flanc-gardes. Au début du XVIIIe siècle toute l'artillerie était réunie pour former une colonne du centre, sous le commandement d'un général d'artillerie. Le tout, divisé en brigades, était réparti devant le front de l'infanterie lorsqu'on formait l'ordre de bataille. Chaque canon disposait d'un approvisionnement de trente coups ; les charrettes à munitions et les outils restaient entre les deux lignes de fantassins. Les chefs de brigade déterminaient eux-mêmes les emplacements des canons dans le secteur qui leur était attribué. Ces positions devaient permettre de tirer le plus longtemps possible sans gêner la marche de l'infanterie se portant à l'attaque, et sans devoir se déplacer pour soutenir cette attaque. Les collines et les tertres étaient évidemment les emplacements les plus favorables, surtout les hauteurs situées sur les flancs de l'armée.

La bataille commençait en général par un duel d'artillerie, puis les fantassins se portaient en avant, et obligeaient ainsi les canons à cesser leur feu. Seules les batteries spécialement bien placées pouvaient continuer à tirer. L'attaque de l'infanterie était parfois arrêtée par le feu des canons ennemis. Les batteries de l'assaillant devaient alors se porter en avant pour disperser les canons ennemis. Ces mouvements étaient toujours rendus très difficiles par le poids et le manque de mobilité des pièces.

Lorsqu'on vit apparaître les colonnes de rupture et les formations profondes, qui visaient à réduire le front de l'infanterie, la puissance de l'artillerie augmenta d'une façon considérable. Comme l'ordre profond offrait une cible excellente au canon, on tendit à augmenter le calibre des pièces. C'est alors que le maréchal de Saxe écrivit dans ses *Rêveries* que l'artillerie devait être uniquement attelée de bœufs, « parce qu'ils détérioraient moins les chemins, et que l'on ne devait avoir que des pièces de 16. » Tant que ces idées avaient cours, on ne tendait évidemment pas vers une augmentation de la mobilité, mais il y eut tout de même des officiers pour affirmer que les perfectionnements devaient viser à la mobilité plutôt qu'au calibre des pièces.

Le maréchal de Folard demandait que tous les canons fussent distribués entre les colonnes d'infanterie durant la marche, afin que leur intervention dans un combat de rencontre fût plus rapide. Cette méthode fut employée dans quelques cas. A la bataille de Parme, le duc de Coigny, commandant de l'armée française, « avait fait distribuer l'artillerie entre les brigades d'infanterie ». Cette distribution avait été faite très à propos, puisqu'elle se montra très utile dans le combat de rencontre qui suivit.

Lors de l'introduction en France du système divisionnaire, par le règlement de 1778, l'artillerie d'une armée était répartie entre les divisions d'infanterie.

Ce fut aussi vers la fin du XVIIIe siècle, qu'on se rendit compte de l'efficacité des feux croisés. Un écrivain militaire français, Guibert, écrivait dans la deuxième moitié du siècle : « L'artillerie est aux troupes ce que sont les flancs aux fortifications. Elle est faite pour les appuyer, pour les soutenir, pour prendre des revers et des prolongements sur les lignes qu'elles occupent. Elle doit dans un ordre de bataille occuper des saillants, les points qui font contrefort, les parties faibles de la position, ou par le nombre, ou par l'espèce des troupes, ou par la nature du terrain. » Guibert s'était rendu

compte qu'il ne fallait pas pointer un canon sur un objet isolé et de faible surface. L'effet ainsi obtenu était relativement faible ; mais les ravages étaient beaucoup plus grands, lorsqu'on faisait converger les feux de plusieurs batteries non pas sur un point isolé, mais sur une surface. Il fallait prendre des lignes, des masses de troupes sous le feu de l'artillerie, de façon à battre des espaces et non des points déterminés. En utilisant des boulets à ricochet, l'artillerie pouvait causer ainsi des ravages redoutables.

On se rendit aussi compte vers la fin du siècle, qu'en plaçant les canons devant la ligne d'infanterie, on attirait le feu de l'adversaire à la fois sur ses propres canons et sur les fantassins placés derrière. On doublait alors la ligne d'infanterie, ce qui permettait de laisser des intervalles entre les bataillons, où les batteries étaient mises en position. Quand l'infanterie attaquait, le deuxième échelon remplissait les intervalles laissés libres pour les batteries.

Mais toutes ces transformations ne concernaient que des détails, elle ne modifiaient pas le rôle joué par l'artillerie dans le combat. Jusqu'aux guerres de Napoléon, l'artillerie n'était, comme le disait Guibert, qu'« un accessoire de l'infanterie, quelque chose comme un fusil plus perfectionné, mais plus lourd, et plus encombrant ».

LES FORTIFICATIONS DE CAMPAGNE

Si dans une bataille on avait l'intention de rester sur la défensive, un obstacle qui gênait l'assaut de l'ennemi était toujours bien vu. On estimait surtout les fossés, les fortes pentes et les marais, à condition que les ailes de la position fussent protégées de l'encerclement par un terrain inaccessible. Si ce n'était pas le cas, la cavalerie servait de flanc-garde. A la défensive, l'artillerie était toujours répartie entre l'infanterie et placée dans les intervalles des bataillons.

On faisait assez souvent usage de retranchements, d'abatis et de réseaux d'obstacles pour fortifier un camp ou une partie faible d'un champ de bataille, sur laquelle on n'avait pas l'intention d'attaquer. Les armées disposaient pour cela de quelques charrettes chargées d'outils qu'on distribuait à l'infanterie chargée d'exécuter les travaux.

Les fortifications du champ de bataille agissaient favorablement sur le moral des troupes chargées de les défendre, et défavorablement sur le moral de celles qui attaquaient. Elles augmentaient les difficultés et les pertes de l'assaillant. Celui-ci était souvent pris au dépourvu ; il ignorait parfois même l'existence des retranchements au moment où l'attaque avait lieu. S'il en avait été averti auparavant, il pouvait rarement apprécier leur valeur d'une façon exacte, ni prendre à temps les dispositions nécessaires pour les éviter ou les tourner. Pour cette raison, des retranchements construits à la hâte et au dernier moment, mais à l'insu de l'ennemi, rendaient souvent de plus grands services, que des redoutes exécutées à loisir et avec beaucoup de soin.

A la bataille de Pultawa, Pierre le Grand résista aux vigoureuses attaques des Suédois grâce à sept redoutes construites durant la nuit avant la bataille.

Dans la bataille de Kunersdorf en 1759, les troupes austro-russes fortifièrent deux collines. Leur attaque par l'infanterie prussienne donna lieu à des combats acharnés, dit le général Jomini « dont rien ne saurait donner l'idée ». Frédéric le Grand dut battre en retraite laissant 165 canons et 20 000 hommes sur le terrain.

Le meilleur exemple d'un champ de bataille fortifié fut celui de Fontenoy en 1745. Le maréchal de Saxe, commandant de l'armée française, n'avait disposé que d'une nuit pour fortifier sa position. La ligne de bataille formait un angle, dont le village de Fontenoy constituait le sommet. La localité fut fortifiée avec grand soin. Les extrémités de la ligne s'appuyaient sur le village d'Antoing et sur le bois de

Barry. Le village et la forêt furent transformés en de véritables petits fortins, couverts par des abatis et des redoutes. Le maréchal de Saxe sut admirablement profiter des ruisseaux et des chemins creux qui se trouvaient sur la ligne de bataille, et adapter ses fortifications au terrain. Ce fut grâce à celles-ci que les Français gagnèrent la bataille, après que les assauts des troupes anglaises se furent inutilement écrasées devant les retranchements français.

Ces quelques exemples nous permettent de voir que les fortifications de campagne, quoique rarement utilisées au XVIIIe siècle, étaient souvent la cause de succès importants et même décisifs.

CONCLUSION

Tactique.

Malgré l'utilisation des armes à feu, les batailles du XVIIIe siècle ressemblaient à celles de l'antiquité. L'infanterie adoptait des formations compactes, et recherchait presque toujours le combat à l'arme blanche. Les ordres de batailles montraient des tendances vers une symétrie, comparable à celle des formations de César, d'Hannibal et de Scipion. Les campagnes de ces généraux antiques furent du reste étudiées par les tacticiens du XVIIIe siècle, qui cherchaient là leurs inspirations.

L'artillerie n'était qu'un accessoire, dont le rôle sur le champ de bataille était d'importance secondaire.

Stratégie.

Au XVIIIe siècle la victoire dépendait des vivres. Sans ravitaillement assuré, les plus brillantes manœuvres échouaient lamentablement. Les routes étaient mauvaises et rares. En hiver elles étaient souvent impraticables. Les troupes étaient

peu sûres ; les hommes désertaient à la première occasion. Pour ces raisons la libre dispersion des forces et la guerre de destruction, menée d'une manière rapide et énergique, était impossible.

Vers la fin du siècle, les moyens de transport allaient être améliorés ; les armées n'étaient plus composées de mercenaires, mais de citoyens animés par un patriotisme ardent. Alors les armées devinrent moins liées à leurs magasins, on pouvait demander aux hommes des efforts plus considérables, et ces transformations allaient rendre possible la stratégie napoléonienne.

La population civile ne participait guère à la lutte, sauf dans les dissensions religieuses. Mais les conflits de la Révolution française et ceux qui suivirent, n'étaient plus des guerres féodales. Le conflit n'était plus uniquement celui des gouvernements, il intéressait des peuples entiers. Des hommes libres luttaient pour leur indépendance et pour la sauvegarde de leur liberté, ou pour faire valoir leurs convictions politiques. Dès lors, les luttes reprirent ce caractère de guerres totales, qu'elles avaient déjà eu durant l'antiquité, et qu'elles développent encore de nos jours.

J. FRIEDLAENDER.